Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 38 (1930)

Heft: 10

Artikel: L'art de vivre longtemps

Autor: Forest, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-557006

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'art de vivre longtemps.

Il faut croire qu'il y a grand plaisir à être mal portant, sans quoi il serait inexplicable de voir tant de gens faire tout ce qu'il faut pour tomber malade, et ne rien faire de ce qu'il faut pour éviter la maladie.

Quelle joie d'attraper la typhoïde!

Quelle volupté de s'exposer à la tuberculose!

C'est si gai d'être couché à l'hôpital, si amusant d'être ausculté par un médecin qu'inquiète un râle suspect, si réjouissant de payer sa note au pharmacien! Si les plaisirs divers que je viens d'énumérer n'existaient pas, on ne verrait certainement pas tant d'hommes, de femmes, d'enfants, courir de gaieté de cœur au-devant de maux dont on peut si aisément se passer, lorsqu'on le veut.

Le plus extraordinaire, c'est que ces amateurs de toux, de migraines, de crachats, de fièvres en tous genres, ne manquent pas d'appeler à l'aide au moment où ils ont, par leur ignorance ou leur insouciance, atteint l'idéal qu'ils se proposaient..... Alors, ils crient à l'aide; ils implorent qu'on les soigne, et ils commencent à comprendre cette vérité de tous les temps: il vaut mieux prendre des précautions que des remèdes.

Il y a quelque temps, comme j'étais dans une automobile dont le conducteur passait à tous les croisements sans précautions, sans ralentir, sans corner, je prophétisai au chauffeur qu'un jour il se casserait les reins. Il s'amusa beaucoup de cette prédiction. Or, il y a un mois, à l'angle d'une rue, il fut défoncé par un camion. Il en eut un poumon enfoncé, trois côtes cassées, le pied retourné. Il est infirme pour la vie. Il comprend maintenant qu'il n'y pas de remède qui vaille une précaution, mais c'est un peu tard.

Il en est de même pour les maladies. On pourrait vivre très vieux, si on le voulait, surtout si chacun le voulait; car il y a une solidarité totale entre les hommes, et la maladie de l'un devient, qu'on le veuille ou non, la maladie de l'autre. Non seulement nous avons tout intérêt à être bien portants, mais nous avons intérêt à ce que tout le monde soit bien portant; on ne peut pas être bien portant tout seul. La santé, c'est une vaste collaboration.

On possède aujourd'hui des exemples probants de tout le bien que peut réaliser cette collaboration efficace. Dans les pays où on a su organiser la lutte contre la mort, elle a réussi. Voyez le Danemark. En 1800, il y mourait, en chiffres ronds, 24 individus pour 1000 habitants et par an; en 1922, il n'en est mort que 12. Un gain de moitié, n'est-ce pas admirable? La durée de la vie était en moyenne de 42 ans au Danemark dans la période de 1840-1844; elle est de 58 ans pour les dernières années d'avant-guerre. On a gagné 16 ans par être humain!

Comment a-t-on fait pour aboutir à ce succès? C'est simple. Le peuple danois entier a compris les vertus de l'hygiène publique. Chacun y met du sien. On obéit aux lois, aux prescriptions; personne n'est assez bête pour mettre sa gloire à leur désobéir, et un homme qui, par exemple, crache par terre, est considéré par tous comme un personnage ignoble, un citoyen dangereux! Aussi, quelles triomphantes statistiques! Alors qu'il y a trente ans, au Danemark, la tuberculose pulmonaire tuait annuellement 20 malades sur 10 000 habitants, elle

n'en tue plus, aujourd'hui, que 8; 327 enfants mouraient en 1890 de catarrhe intestinal, il n'en meurt plus annuellement que 75! Il en est de tout ainsi: typhoïde, scarlatine, diphtérie, fièvre puerpérale. Au Danemark, la mort recule, la mort s'enfuit, la mort est en train de mourir.

Pourquoi n'en est-il pas de même partout? Parce que l'hygiène publique n'est pas partout respectée et populaire, parce que le budget de l'hygiène publique est ridiculement faible. Et là où le budget de l'hygiène publique est ridiculement faible, c'est que les citoyens, trop peu instruits, ne font pas, sur leurs élus, les pressions indispensables pour des réformes catégoriques et profondes.

On progresse sûrement, mais bien lentement, au gré de ceux qui savent qu'on peut progresser vite. Comme on avancerait dans la voie de la santé générale si tous nous étions conscients de l'intérêt commun, si tous nous consentions, par un petit effort d'intelligence, à nous associer aux campagnes pour la prolongation de la vie humaine.....

L'art de prolonger la durée de la vie est, répétons-le, à la portée de tout le monde, et c'est pourquoi il est si étonnant qu'il n'intéresse encore que si peu de gens! *Louis Forest.*

Der Strumpf als Modeherrscher.

Eine Ausstellung „Vom Tierfell zum Seidenstrumpf", die jetzt in Berlin gezeigt wird, offenbart die Bedeutung, die der Strumpf manchmal in der Geschichte der Mode gehabt hat. Wir befinden uns gerade in einer solchen Zeit, in der der Strumpfluxus seinen Höhepunkt erreicht hat, und es scheint, als ob die Strumpf-Dämmerung nicht mehr lange wird auf sich warten lassen, denn die elegante Beinbekleidung hat im Reiche der Tracht einen Todfeind: den langen Rock. Für die Frau hat es ja nur einen Sinn, die verführerische Schönheit ihres Beines durch einen auffälligen Schmuck zu heben, wenn diese Gliedmaßen sichtbar werden. Sind sie bedeckt, dann schwindet auch der Glanz des Strumpfes dahin, und er verliert seine Bedeutung als Modeherrscher.

Zunächst war der Strumpf durch lange Jahrhunderte hin in erster Linie ein männliches Kleidungsstück. Er entstand aus der Hose, jenem barbarischen Männerkleid, das die Hellenen verabscheuten, und die Trennung des „Beinlings", das heißt der eigentlichen Bedeckung der Beine, von der Bekleidung der Oberschenkel ist erst verhältnismäßig spät erfolgt. Die frühesten strumpfähnlichen Formen, die schon im alten Aegypten auftreten und deren lateinischer Name «Soccus» in unserer Socke fortlebt, sind doch immer nur Teile des Beinkleides. Erst die Germanen brachten den Strumpf in die Kulturwelt. Die Langobarden erschienen in Italien mit nackten Knien und mit weißen Strümpfen, die bis über die halben Waden gezogen wurden; die Normannen trugen noch längere Strümpfe, die bis unter den Rock reichten, der damals die Männerkleidung bildete und „hosa" hießen, also unsere „Hose" vertraten.

Bis ins hohe Mittelalter hinein waren die Strümpfe das Vorrecht des Mannes, und die Frauen begnügten sich mit aus Tuch oder Leder geschnittenen und genähten Lappen, die sie um die Füße wickelten. Das wallende Gewand bedeckte ja die Gehwerkzeuge so vollständig, daß die Damen keinen besonderen Anlaß verspürten, ihnen größere Aufmerksamkeit angedeihen zu lassen. Erst als in der Blüte des Rittertums die Dame durch ein kokettes Lüften des Oberkleides bisweilen den